

# Comparaison de deux environnements anthropisés de la période protohistorique du Nord-Cameroun

Michèle DELNEUF et Jacques MÉDUS

## RÉSUMÉ

Dans la partie la plus sèche du Cameroun, dans la plaine du Diamaré, deux sites d'habitat occupés lors du dernier millénaire (entre le XIème et le XIXème siècle AD) ont livré des pollens de Bombacacées, de Graminées (Cypéracées et poacées) et d'*Acacia albida* inégalement représentés dans chacun des sites mais placés à des périodes chronologiques importantes. Ils confirmeraient le passage, pour des raisons climatiques ou anthropiques, d'une couverture végétale plutôt soudanienne à un paysage de savane dégradée dès les XIème/XIIème AD ; puis à nouveau à partir du XVIème siècle, la mise en place définitive de ce dernier profil confirmé par une protection des espaces cultivés plus denses envers les destructions de l'élevage. Cette interprétation s'appuie sur le recensement des usages alimentaires, domestiques et agro-pastoraux que les populations de la région et celles des zones situées aux mêmes latitudes écologiques font de ces espèces traditionnellement.

*Mots-clés : Palynologie, Archéologie de l'Age du fer, ethno-botanique, Bombax costatum, Ceiba pentandra, Cameroun, zone sahélienne*

## ABSTRACT

In the most dry zone of Cameroon, the Diamare plain, two settlements of villages, living during the last millenary (between the XIth and XIth centuries AD), have furnished some pollens of Bombacaceae, Gramineae (Cyperaceae and Poaceae), and of *Acacia albida*, the whole unequally distributed but located into significant chronological periods. They could confirm the crossing, for climatic or anthropic reasons, from a soudanian vegetal covering to a landscape of damaged savannah since the XIth and XIIIth centuries AD; then again from the XVIth century AD the setting up of this last vegetal formation confirmed by practices of more dense protection of the cultivated spaces against herding destructions. This interpretation is based too on the recordings of food, domestic and agro-herding traditional usings that the local populations and those of the same ecological zones practice with these species.

Keywords: Palynology, Archaeology of Iron Age, Ethno-botanic recordings, *Bombax costatum*, *Ceiba pentandra*, Cameroon, sahelian zone

\* \*  
\*

## Introduction

En plaine comme en montagne, les paysages sahélo-soudaniens du Cameroun septentrional ont suscité de nombreuses recherches consacrées à l'environnement, dans lequel le rôle de l'homme s'est révélé prépondérant. De récents travaux archéologiques viennent apporter un aspect diachronique à ces études grâce à deux sites protohistoriques du Diamaré, Groumoui et Mowo, respectivement de plaine et de piémont, ayant fait l'objet de prélèvements palynologiques.

Mises en parallèle avec les indicateurs culturels contenus dans les gisements eux-mêmes, les palynoflores de Groumoui et de Mowo fournissent d'intéressantes informations sur leur paysage respectif, se révélant notablement contrasté d'un site à l'autre. Or, certaines composantes de ces paysages pourraient également être liées à l'ancienneté du peuplement dans ces régions. Les usages traditionnels des dérivés de ces plantes témoignent de cette histoire, dans laquelle Mowo pourrait être le point de départ commun à plusieurs groupes anciens de peuplement de l'extrême-nord du Cameroun, parmi lesquels se comptent ceux qui ont contribué à fonder Groumoui.

## Situation des deux sites prélevés et contenu archéologique

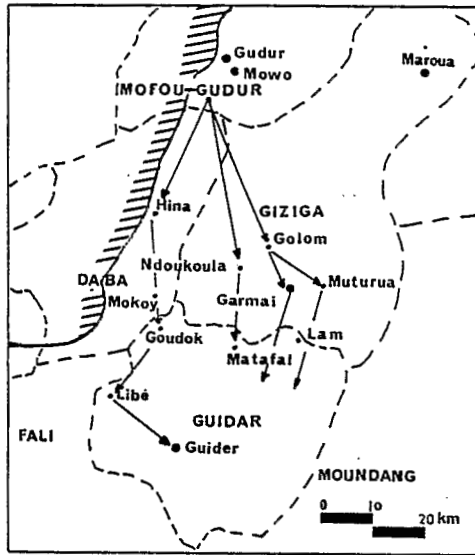
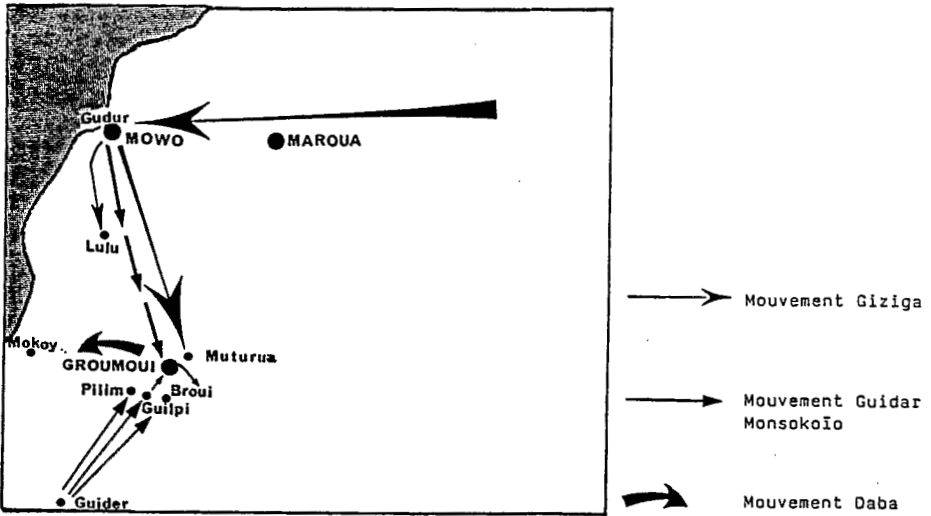
Petits villages situés respectivement à 40 km à l'ouest et à 60 km au sud de Maroua, Mowo et Groumoui réoccupent chacun un site plus ancien et représentent une étape significative du peuplement du Diamaré méridional et central. Les contextes archéologiques dans lesquels s'inscrivent les prélèvements palynologiques relèvent d'habitats installés en fonction de topographies et de milieux particuliers (figure 1).

### ✧ Mowo

A Mowo, les échantillons palynologiques étudiés proviennent d'un ensemble de 9 buttes, réparties sur 3,5 km et dénommé complexe de Mowo-Louggéréo. Accolées d'ouest en est, ces buttes s'étendent des premiers contreforts montagneux vers la plaine. Plusieurs prélèvements ont été faits dans un sondage restreint, situé sur la partie la plus haute et la plus occidentale du complexe archéologique, plus précisément à la limite entre le quartier moderne des forgerons et le cimetière de certains membres du clan Maavaw. Il s'agissait là d'établir une succession stratigraphique continue sur la hauteur totale de la butte, soit 5,80 m, accumulation anthropique qui dénote, pour cet endroit au moins, une occupation particulièrement dense et de longue durée.

## Deux environnements anthropisés du Nord-Cameroun

Figure 1. Situation des sites protohistoriques et des mouvements migratoires.



Du fait de l'exiguïté relative du sondage, l'interprétation des structures archéologiques proprement dites sera limitée, en attendant les résultats des fouilles extensives menées dans d'autres points du complexe.

On distingue cependant une texture de sédiment argilo-sableuse, caractérisée par une proportion importante, parfois prédominante, de graviers et de gravillons. A Mowo, ceci s'explique par la proximité du massif granitique dont les éléments détritiques ont pu être transportés par un fort ruissellement. Les percolations entre couches de graviers ne sont d'ailleurs pas rares. Ces niveaux détritiques se retrouvent dans tous les sites de la région installés au pied de massifs-îles, au bas de la séquence de Groumoui par exemple où ils renferment des objets néolithiques. Les perturbations hydriques, visibles tout au long du sondage, semblent avoir obligé les occupants à reformer les sols d'occupation avant chaque réinstallation. Ces perturbations pourraient témoigner de précipitations brutales, dues peut-être à un assèchement du climat rendant les saisons plus contrastées.

Parmi les 15 couches identifiées à Mowo, on peut distinguer 4 peut-être 5 niveaux visiblement anthropiques, plus régulièrement marqués qu'à Groumoui, et traversés de poches cendreuses ou charbonneuses. Entre eux s'intercalent deux niveaux marqués par la forte proportion de graviers et vides de traces d'occupation. Le prélèvement palynologique a été opéré dans le niveau 4, second niveau d'occupation de l'Age du fer dans la succession stratigraphique (Mowo 2313).

Le niveau le plus profond, considéré comme stérile, est constitué par une argile limoneuse très fine, jaune safran, dépourvue d'éléments grossiers et d'une compacité contrastant avec celle des niveaux supérieurs. Curieusement exempte de gravier, cette strate pourrait être une terrasse ancienne de la rivière Tsanaga, longeant aujourd'hui la totalité du complexe archéologique à moins de 200 m de distance. Ce sédiment argileux fin et jaune a été retrouvé au fond de sites du même type, à Goray et à Mongossi par exemple.

Ces couches de sédiments renfermaient un mobilier très abondant (250 pièces céramiques en moyenne par niveau occupé) en cours d'étude.

En ce qui concerne Mowo, la seule datation  $^{14}\text{C}$  connue, pour le moment, se réfère à une autre butte placée plus à l'est (Ly-5247 :  $515 \pm 95$  BP cal AD 1289 à 1614). Cette date place au XVI<sup>e</sup> siècle AD l'occupation de cette partie du complexe estimée pourtant plus récente. Compte tenu des relations plausibles de ce complexe avec la chefferie de Gudur, on peut considérer que l'emprise de cette chefferie sur la région peut aussi s'en trouver vieillie. En conséquence, il serait plausible de situer les premières occupations du complexe largement avant le XVI<sup>e</sup> siècle AD.

## ◇ Groumoui

Témoignant du village ancien de Groumoui, une butte de faible hauteur entoure, sur sa partie est, un massif-île granitique peu élevé, type d'implantation comparable à celles plus vastes de Moutouroua et de Lam, immédiatement au nord et au sud de Groumoui. Une fouille de sauvetage, répartie en trois larges sondages, a mis au jour un ensemble stratigraphique étagé sur 3 à 4 m, dans lequel la base de l'occupation renfermait des objets, semble-t-il, "néolithiques".

Séparé du Néolithique par une strate intermédiaire parfois nettement nivelée, l'Age du fer est représenté par 3 à 4 niveaux d'occupation.

En ce qui concerne l'Age du fer, nous confirmons être en présence d'habitats, marqués par des murs que la précarité des matériaux de base et leur architecture rudimentaire n'ont pas toujours conservés en connexion. L'habitat est organisé autour de taches cendreuse et de larges plaques d'argiles rougies au feu et durcies témoignant de diverses formes de foyers, autour desquels se répartissent les pierres de foyers, les objets et des supports de greniers. Une sépulture intrusive a perturbé l'organisation du niveau le plus récent du sondage placé le plus à l'est de la butte. Des plages de sédiments durcis évoquent des sols plus ou moins aménagés. Une jarre enfoncée entre les niveaux 3 et 4 évoque des moyens de conservation pratiqués jusqu'à nos jours. C'est à hauteur du niveau le plus ancien du sondage oriental qu'a été effectué le prélèvement palynologique étudié ici (Groumoui 1511).

L'outillage lithique néolithique malheureusement non en place, le mobilier de broyage, quelques objets de fer et la céramique parsèment les étages successifs de cet habitat.

La principale matière première de l'outillage lithique néolithique, le quartz, rend difficile la caractérisation des pièces taillées. Plus spécifique, le mobilier de broyage comprend d'énormes meules de granit, qui témoignent d'un usage continu jusqu'à l'époque actuelle. Par ailleurs, les broyeur ronds en roche verte ou en rhyolite noire à reflets bleutés sont systématiquement en relation avec les structures d'habitat ou de foyer, voire avec la sépulture intrusive que six mollettes, abondamment parsemées de fragments d'ocre, entourent.

Appartenant au plus vaste des trois sondages, les rares objets de fer se rattachent à un outillage agraire, manches de faucille, de houe, ou à un armement, fragment de fer de lance.

Outre la jarre du premier sondage, la céramique de Groumoui est caractérisée, à plusieurs niveaux, par la présence de pots entiers ou entièrement restituables. Du plus ancien au plus récent, la répartition des formes et des décors semble montrer que les motifs varient davantage dans le

temps que les profils des vases. En effet, des décors incisés ou collés, puis imprimés ou collés, enfin simplement imprimés caractérisent des bols à parois évasées et des vases pansus à ouverture éversée sur col court. Pour réaliser ces impressions, le sens de tressage, et peut-être la matière, de la cordelette tressée diffèrent du bas en haut de la séquence.

Quelques objets évoquent le quotidien : un large tesson de poterie aux tranches élimées comme celles d'un lissoir de potière ; un labret cylindrique en quartz blanc laiteux ; de toutes petites perles en os et les très nombreux fragments d'ocre. Ils suggèrent ce que l'on utilisait autrefois à la fois pour la parure et le vêtement : l'huile et l'ocre passés sur le cache-sexe, la peau et les cheveux des femmes.

En valeur brute, les deux datations livrées par Groumoui (Orstom/Bondy 307 et 313 :  $940 \pm 280$  BP et  $1190 \pm 300$  BP) se situent entre le X<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècles AD, ce qui nous paraît un peu ancien. Les XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles AD nous paraîtraient davantage correspondre avec les faits de la tradition orale et les données archéologiques. Le prélèvement palynologique effectué à Groumoui correspond à une strate immédiatement antérieure au plus bas niveau daté par le radiocarbone. Bien que la datation fournie soit difficilement recevable, il convient pourtant de considérer ce prélèvement comme appartenant aux tout premiers niveaux d'occupation du site.

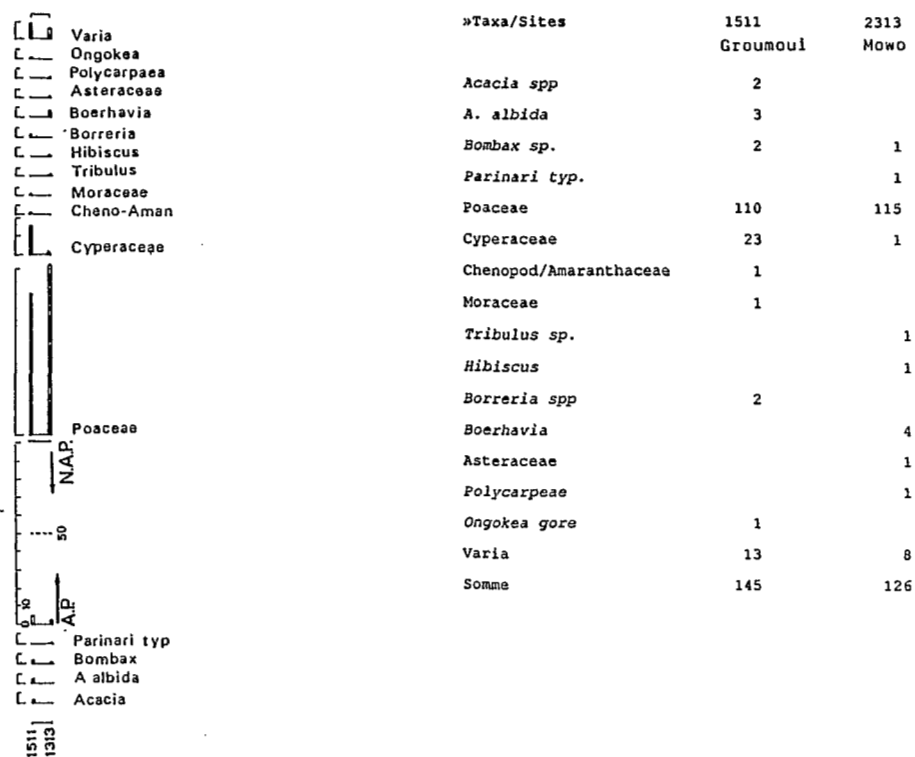
### Palynoflores de Groumoui et de Mowo

La figure 2 fournit les données quantitatives des palynoflores mises en évidence dans les deux gisements. Il ne peut s'agir toutefois que d'une comparaison globale car les effets de la différence des modes de préservation ne sont pas ici vérifiés par des observations multiples.

La comparaison de ces paléoflores avec les listes floristiques actuelles, établies de façon systématique autour de chacun des sites, (identifiées par Paul Donfack, IRA, Maroua) permet néanmoins quelques remarques. Si on se réfère, dans un premier temps, aux Bombacaceae, il n'est pas surprenant de trouver *Bombax* dans le site de Groumoui puisqu'il y est encore abondamment recensé aujourd'hui. On peut dire qu'il existait aussi à Mowo, tout au moins avant le XVI<sup>e</sup> siècle AD. Parallèlement, la palynoflore de ce dernier site montre peu d'essences d'arbre, et curieusement aucun *Acacia albida* pourtant omniprésent aujourd'hui sous la forme de véritables parcs. On observe ensuite que des grains de pollen de *Ongokea gore* sont faiblement présents à Groumoui entre le XIV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècles AD alors que cet arbre de montagne, et surtout de l'Adamaoua, n'a pas été recensé autour du village moderne, pas plus qu'aux alentours de Mowo. Enfin, la palynoflore de Groumoui présente aussi la particularité d'avoir un taux assez élevé de

## Deux environnements anthropisés du Nord-Cameroun

Figure 2. Diagramme et liste quantitative des paléoflores mises en évidence à Gromoui et Mowo.



Cyperaceae. Les Poaceae sont en nombre plus important à Mowo qu'à Groumoui.

Le nombre d'observations nous interdirait toute interprétation s'il n'était possible d'incorporer dans un plus large ensemble de résultats les données paléobotaniques en désaccord avec les caractéristiques actuelles du milieu : la présence de *Bombax* à Groumoui et à Mowo et le dépôt de grains de pollen d'une essence nettement soudanienne à Groumoui (*Ongokea gore*).

En ce qui concerne les Bombacaceae et plus particulièrement *Bombax*, la succession des palynoflores de Salak, site chronologiquement proche de Groumoui et de Mowo, comporte le genre *Bombax* relativement abondant pendant un certain temps, puis seulement "présent" lorsque s'installe le sésame (Médus et Marliac 1991). Dans le diagramme sporopollinique des niveaux d'une terrasse du mayo Ranéo située près de Petté, cette essence, typique de forêt secondarisée (Schnell 1977) n'apparaît que dans la zone inférieure du diagramme, dans un ensemble forestier soudanien rapidement remplacé par des taxons de savane dégradée (Médus et Marliac, en préparation). Attribuée au XII<sup>e</sup> siècle AD, cette séquence témoigne des effets de la longue phase, climatiquement fluctuante mais globalement sèche, qui débuta vers le IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle AD, et qui apparaît fortement dans les niveaux du lac Tchad du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles AD (Servant et Servant-Vildary 1980).

Le caractère, parfois torrentiel, dont témoignent les dépôts gravillonnaires de Mowo confirme clairement ce point de vue. En effet, ils s'expliquent bien par l'action d'une pluviosité peu à peu plus contrastée sur ce couvert végétal précis que réduit l'assèchement climatique, peut-être amplifié par une pression anthropique suggérée par certains faits de l'histoire orale locale. A l'inverse, les habitants de Groumoui ont pu conserver des espèces-reliques, telles que *Bombax* et, nous le verrons, *Ceiba pentandra*, grâce à des pratiques sociales ou économiques appropriées. Le cas de *Ongokea gore* est plus complexe, car cette essence, caractéristique de forêt humide de montagne, ne trouve plus aujourd'hui d'usages relictuels dans ce village.

Ainsi, pour plus de précision, les palynoflores reconnues dans les anciens villages de Groumoui et de Mowo doivent être replacées dans un contexte à la fois historique et ethno-botanique.

### Contexte historique des paléo-flores étudiées

Le groupe de buttes archéologiques de Mowo-Louggéréo et celui de Groumoui témoignent de concentrations de populations ayant été, à un moment ou à un autre de leur histoire, en relation avec l'ancienne chefferie de Gudur.



## Deux environnements anthropisés du Nord-Cameroun

Le mythe de fondation de Mowo fait référence à plusieurs clans parmi lesquels celui des Maavaw (Barreteau 1988, t. 1, 31-47). Ces Maavaw ont apparemment précédé ou grossi d'autres groupes de populations arrivées là au terme de mouvements migratoires provenant du nord-est, des confins du Logone, et s'installant, après plusieurs étapes en plaine, aux abords des premières hauteurs des Mandara. Les importantes concentrations de vestiges au pied des deux petites montagnes insérées dans le terroir de Mowo, Angwa-Maavaw et Angwa-Dep, en témoignent très vraisemblablement.

Ces ancêtres Maavaw semblent avoir participé de près à la mise en place de l'emprise hégémonique de la chefferie voisine de Gudur. Par la maîtrise de rituels agraires et le contrôle opéré sur les pouvoirs contraignants des forgerons, Gudur réussit à imposer sa préséance dans la hiérarchie des chefferies commandant les massifs voisins. La conjonction de ces pouvoirs informels et de contraintes encore non expliquées contribua à rendre difficile la cohabitation entre gens de piémonts étendus entre Mowo et Louggéréo et gens de montagne répartis dans les massifs autour de Gudur.

Il s'ensuivit un mouvement migratoire inverse, d'ouest en est, que l'on retrace chez de nombreux groupes dont le mythe de fondation part de Gudur et évoque des épisodes de départ et de fractionnement des peuplements allant, en plaine comme en montagne, reconstituer ailleurs une autre unité.

Les ancêtres fondateurs de Groumoui font partie de ce second mouvement migratoire. Le mythe de fondation révélé par les habitants actuels de Groumoui fait intervenir quatre chasseurs apparentés issus de Gudur ayant provoqué un double mouvement migratoire tout d'abord depuis Gudur, puis depuis Groumoui, calqué sur le modèle des mouvements de population évoqué plus haut à propos de l'ensemble de Mowo-Louggéréo. Comme l'illustre la figure 1, Groumoui serait une étape du groupe Monsokoïo, passant par ce village pour aller fonder une fraction déterminante de la communauté gidar (Lestringant 1964 : 432 ; Collard 1981 : carte 2, 135). Pourtant, de nos jours, la population de souche de Groumoui est administrativement insérée dans le groupe giziga. Tout en se considérant malgré tout relativement indépendante de la principale chefferie giziga, celle de Moutouroua, les habitants de Groumoui ont adopté nombre de leurs pratiques culturelles. Enfin, Groumoui se trouve sur l'axe de peuplement qu'une partie des Giziga-Moutouroua mettra à profit pour fonder les communautés daba-mouzgoy au sud des Mandara (Lestringant 1964 : 323-344).

Ainsi, sur le plan du mythe de fondation et compte tenu des recoupements que l'histoire orale nous autorise à effectuer, Groumoui est un village ancien qui, comme beaucoup, a constitué un exutoire des populations se détachant de Gudur et de son emprise régionale. Il nous renvoie localement aux

migrations encore plus complexes effectuées à petite échelle qui ont affecté le pays giziga Sud, dont dépend en grande partie Groumoui aujourd'hui ; les marges du pays gidar que ce village avoisine ; enfin le pays daba dont Groumoui fut une étape lors de sa formation.

### **Les repères révélés par les études paléo-climatiques**

Replacées dans un contexte historique plus vaste, les modestes paléoflores identifiées à Mowo et Groumoui se réfèrent à des données partielles du paysage situées entre le XI<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle.

L'histoire orale, relatée par les fractions de peuplement qui ont constitué la chefferie de Gudur et, par extension Mowo et Groumoui, parle de migrations causées par des circonstances politiques. La chefferie de Gudur est née de la concentration de populations au pied des premières hauteurs des Mandara et a fondé son pouvoir sur cette concentration.

Quelques épisodes de ces "histoires orales" semblent toutefois révéler aussi des contraintes écologiques qui ont obligé ces populations anciennes à changer d'endroit. Cause politique ? Cause écologique ? En attendant de pouvoir y répondre, on peut envisager quelques arguments fondamentaux relatifs aux causes de ces déplacements.

A Gudur, une "telle" concentration de populations (Seignobos 1991 : 225) supposait un espace "vital" suffisant leur permettant de survivre. Si on était effectivement en présence d'un mode ancien d'économie rurale, il est permis de considérer que les terres cultivables auraient pu, dès ces époques, se trouver limitées. Ceci fut, semble-t-il, le cas plus tardivement, au cours du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle, vers la plaine orientale, en direction de Maroua, car les groupes giziga puis peuls devinrent de plus en plus envahissants. Cet espace limité se conçoit aussi aisément si on regarde vers la montagne, qui a pu constituer un refuge, mais bien restreint toutefois.

La moindre menace écologique et/ou climatique a pu représenter une cause de migration forcée pour des populations confinées dans un espace politique et économique contraignant.

L'unité des populations installées n'a pas été complète et les premiers temps de l'implantation de la chefferie de Gudur et du clan Maavaw, fondateur de Mowo, tendraient à le démontrer. Les pouvoirs tenus par des forgerons ou des clans forgerons semblent avoir été des arguments sur lesquels les premiers chefs de Gudur se sont appuyés pour "unifier" en quelque sorte ces populations et faire valoir leur présence.

Si, avant le XVI<sup>e</sup> siècle, il n'y a pas d'argument directement en relation avec l'environnement et sa dégradation dans les sources relatant les premières migrations, on notera toutefois que l'instabilité des groupes de populations est

grande à cette date, entre les 11° et 12° de latitude nord, côté Logone et à l'est du lac Tchad (Maley 1982 : 64-75).

Par ailleurs, on remarquera que, avant cette époque, les regroupements de populations, évoqués par Maley, se sont opérés sur des zones-charnières sur le plan écologique. Dans ce bassin du lac Tchad oriental et méridional, il s'agissait de savanes, de zones tampons en quelque sorte, entre d'une part un environnement devenu plus sec, comme le Borkou et les franges nord du Tchad actuel et, d'autre part, des isolats plus arrosés, comme les rives du Bahr el Ghazal ou du Delta du Chari. Ainsi, depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, on voit bouger, vers le sud ou vers ces zones mieux arrosées, des populations nomades d'éleveurs, puis vers le XIV<sup>e</sup> les Boulala, enfin depuis le XV<sup>e</sup> les Baguirmiens. Finalement, au XVII<sup>e</sup> siècle, les groupes arabes nomades se reformeront dans cette région.

Un dernier argument en faveur d'une influence marquée du milieu sur les migrations locales est rappelé dans le fait que, depuis le XIII<sup>e</sup> au moins, ce même milieu supporte les effets d'une grave sécheresse qui se répètera plus fortement au XVII<sup>e</sup> siècle (Maley 1981 : 67). Cette remarque vaut ainsi pour la séquence relevée dans la terrasse du mayo Ranéo près de Petté, évoquée plus haut.

### **Les conséquences locales pour les confins des Mandara et du Diamaré**

Compte tenu de sa place primordiale dans le processus migratoire, il est permis de se demander si Mowo et ses environs étaient devenus à ce point invivables, à divers titres. Était-ce pour des raisons politiques car des dissensions se sont créées entre les groupes et/ou écologiques car le milieu était précaire et surchargé ? Il est difficile de répondre car les références concrètes à des causes écologiques sont rares. On peut pourtant faire appel à certains des groupes intervenant dans le peuplement de Groumou qui nous importe ici : en se référant à l'histoire (orale) du groupe giziga Moutouroua et à celle des Guidar au travers du groupe Monsokoïo.

Les causes de départ à partir de Gudur ou de sa proche région annoncées par les Moutouroua sont plutôt d'ordre politique. Le héros Bildinguer se met en conflit avec sa communauté initiale et finit en compagnie d'une "clientèle" par aller s'installer dans la région de Roum-Moutouroua et absorber les populations autochtones (Pontié 1981 : 255). Une origine orientale, en terre baguirmienne, des groupements qui formeront ce que l'on appelle aujourd'hui les Giziga, est possible (Pontié 1981 : 251-255). Mais dater ce mouvement ne peut se faire qu'en le reliant avec l'histoire de toute la frange Kanem/Baguirmi, voire jusqu'au Bornou ce qui reporterait ce premier épisode

de l'origine des Giziga largement avant le XVII<sup>e</sup> siècle, peut-être dès les XV<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> siècles.

Les faits rapportés par la tradition orale gidar, au travers du groupe Monsokoïo, entrent dans le champ géo-chronologique du Diamaré, de Gudur à Guider, via Groumoui. Ces Monsokoïo se reconnaissent comme des gens de montagne, ils ont ainsi pu habiter la région entre Gudur et Mowo (Collard 1981 : 135). La cause officielle de leur départ de Gudur est liée au mauvais voisinage : un conflit avec leurs voisins (Mafa ? Mofu ?) provoqué par le vol et réprimé par une querelle sanglante. Les raisons de ce conflit pourraient-elles être liées à une rivalité d'ordre spatial, une exigüité de l'endroit occupé à l'origine par cet ensemble de communautés ? Ceci diffère de façon notable du conflit plus politique que Bilinguer créa à partir du groupe giziga.

En ce qui concerne ce groupe Monsokoïo, plusieurs repères chronologiques apparaissent.

Au XVII<sup>e</sup> siècle AD, l'invasion des Baguirmiens jusqu'en plaine du Diamaré a pour prétexte une chasse aux esclaves et pour cause plus probable leur instabilité notoire (Pontié 1981 : 251 ; Collard 1981 : 135).

Une invasion de criquets aurait été à l'origine de migrations partant de Gudur et concernant les groupes mofu et mafa. Elle eut également pour contrecoup de créer le groupe kapsiki. Diverses dates en sont avancées : le XVII<sup>e</sup> siècle (Collard 1981 : 135) ou le XVI<sup>e</sup> siècle (Martin 1981 : 225).

Le groupe Monsokoïo s'est-il trouvé, lui aussi, obligé de partir pour les mêmes raisons ?

Cause écologique par excellence, cette invasion d'acridiens est reprise par d'autres auteurs. Lavergne (1945 in Seignobos 1991), plus imprécis, signale une invasion de sauterelles ; Seignobos (1991 : 251) en parle sans plus de précision et dans un contexte plus général. A propos des Kapsiki, Van Beek précise que ce fut en suivant plus qu'en fuyant les sauterelles que ces futurs Kapsiki gagnèrent leur région actuelle (Van Beek 1981 : 116-118). En outre, d'après cet auteur toujours, les Kapsiki sont l'un des rares groupes qui, dans son histoire orale, font référence clairement à des causes écologiques pour justifier leurs mouvements.

A partir des XVII<sup>e</sup>/XVIII<sup>e</sup> siècles, les pouvoirs supra-régionaux de Gudur se verront "doublés" par les nouvelles "communautés" installées en-deçà : vers la plaine et vers la montagne. Cependant, Gudur tentera longtemps d'y préserver ses prérogatives religieuses (Seignobos 1991). Au cœur du peuplement de toute la plaine du Diamaré et d'une bonne partie des Monts Mandara, Gudur et Mowo ont été visiblement une étape cruciale de cette mise en place des peuplements. La masse des occupants sur les piémonts du

Diamaré, leur dispersion progressive que la chefferie politico-religieuse de Gudur ne maîtrise plus et l'évolution dans le temps des caractéristiques de ces communautés nouvelles ou rénovées sont peut-être les raisons de l'étiollement de ce pouvoir centralisé.

Groumoui, du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle AD (dates théoriques) et plus largement sur toute la longueur de l'Age du fer local (pour ce site précis jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle AD), s'est visiblement trouvé concerné par ces remous de peuplement et par l'instabilité théorique, mais ponctuellement admise, des conditions climatiques.

L'accumulation démographique entre le Diamaré et les piémonts des Mandara, toute proportion gardée car nous sommes visiblement loin d'une surcharge, est une base de réflexion importante à laquelle on peut peut-être ajouter les pratiques culturelles et les espèces mises en valeur par ces premières communautés agraires.

La survie de certaines de ces espèces, comme les *Acacia albida*, les nombreux *Ficus* et les Bombacaceae, étudiées plus loin, dans les villages actuels habités par des groupes "ethniques" que l'on peut qualifier d'un nom spécifique aujourd'hui peut dès lors avoir quelque caractère relique de leur origine passée.

### **Les espèces particulières et leurs usages passés ou présents**

L'échantillon GROU 1511 contenait deux grains de pollen de *Bombax*, appartenant à un niveau archéologique représentatif. A l'inverse, le spectre pollinique de Mowo n'en contenait qu'un (figure 2). En l'absence de conclusions sur ces modestes bases, il est pourtant permis d'approfondir la place de cette Bombacaceae dans l'environnement à la fois naturel et socio-historique des gisements étudiés. Ainsi ferons-nous entrer en scène une autre Bombacaceae, *Ceiba pentandra*, présente aujourd'hui encore à Groumoui.

### **Contextes généraux et particuliers de *Bombax* et *Ceiba***

Les Bombacaceae comprennent en zone sahéenne ou de savane trois genres ; un quatrième, *Rhodognaphalon*, se limite au sud, en contexte de forêt ou au contact forêt/savane. La plus connue des Bombacaceae du Sahel est sans aucun doute *Adansonia digitata*, ou plus simplement le baobab, qui ne sera pas pris en compte ici. Ses liens avec les espaces anthropisés sont connus. Par ailleurs, sur le plan utilitaire, il nous intéresse beaucoup moins dans la mesure où il ne produit pas de kapok bien que, comme *Bombax*, ses feuilles et fruits entrent dans les compositions culinaires.

Les deux principaux genres étudiés ici, sous ces latitudes péritchadiennes, seront donc *Bombax*, *costatum* plutôt que *buonopozense* dans cette région<sup>1</sup>, et *Ceiba pentandra*.

*Bombax* et *Ceiba pentandra* ont un certain nombre de caractéristiques communes. Tous deux sont des arbres relativement imposants. Ainsi, *Ceiba pentandra* est rattaché aux essences de lumière en contexte forestier : il peut atteindre plus de 45 m de haut. En savane comme en forêt, les populations locales s'attachent d'ailleurs à renforcer soit son feuillage et ses branches hautes (pour *Bombax* comme pour *Ceiba*), soit son fût par des contreforts hauts (pour *Ceiba*). La forme et le contenu du fruit de l'un et de l'autre sont également des critères communs. C'est une capsule, commune à toutes les Bombacaceae, *Adansonia digitata* y compris car ce que l'on exploite sous forme de fruit à pulpe, le "pain de singe", est à l'origine une grosse capsule. Pour *Bombax* et *Ceiba pentandra* cette capsule renferme un kapok, fibres cotonneuses grossières et plus ou moins denses, dans lesquelles se mélangent des graines oléagineuses également utilisables. Cette capsule à kapok est ronde et petite pour *Bombax*. Elle est ovale et longue de 10 à 11 cm pour *Ceiba pentandra* et donne davantage de fibres.

Bien qu'étant des essences forestières, *Bombax* et *Ceiba pentandra* sont présents en zone sahélienne sèche, sous des climats à la limite de leurs exigences.

### *Bombax* dans les villages actuels de Groumoui et de Mowo

*Bombax* se situe dans une région bénéficiant d'une pluviométrie de 600 à 1500 mm/an et, tout autant que le régime hydrique, la nature du sol où il s'implante lui importe beaucoup (Von Maydell 1983 : 168-171). C'est ainsi qu'en savane, il affectionne les sols remués (cultivés ou habités) tout en signalant des horizons graveleux. Il peut toutefois supporter les sols latéritiques secs. Un encaissant argileux ou sableux lui convient aussi (Von Maydell 1983 : 169). De fait, *Bombax* a été un arbre anthropique particulier, protégé au milieu des cultures ou directement à l'intérieur des villages.

A la latitude de l'extrême nord du Cameroun, *Bombax* se trouve aujourd'hui dans un contexte beaucoup moins approprié à ses exigences. De fait, entre les 10° et 13° de latitude nord, les recensements botaniques signalent peu de *Bombax*, et essentiellement des *Bombax costatum* (Letouzey 1968). *Bombax* est en revanche plus abondant au sud du 9°, entre Bénoué et Adamaoua, principalement en milieu soudano-guinéen, au sud de Garoua par exemple dans les régions agricoles récemment remises en valeur.

---

<sup>1</sup> Dont Thierry Otto, anthracologue, a relevé les charbons dans d'autres gisements.

Figure 3. Quelques pieds de *Bombax* à Groumoui.



Ainsi, dans l'extrême nord du Cameroun, il se rencontre en individu isolé ou comme arbre associé à un ligneux dominant sur des sols allant du rocheux à l'argilo-sableux : aux pieds de massifs-îles granitiques ; en haut de pentes sur roches volcaniques dans le bassin versant de Mouda ; enfin près du mayo Louti ou du Logone en pays massa. Par ailleurs, dans l'extrême nord du Cameroun, il avoisine souvent *Vitex doniana* et *Oncoba spinosa*, espèces également exigeantes en eau et, pour la première, également en relation avec l'occupation villageoise.

Plus rarement, il supporte un substrat dunaire mais à condition qu'il implante ses racines vigoureuses dans des lentilles argileuses entretenues par une circulation d'eau suffisante, tel qu'aux abords du cordon dunaire près de Bogu. Il se présente aussi dans de rares forêts-galeries reliques à la limite du 11° de latitude Nord et du cordon dunaire près de Petté. Dans cette région, notons aussi qu'il côtoie jachères, villages et zones cultivées, les concessions d'habitation étant son dernier bastion. S'il peut avoir un rapport avec l'ancienneté du peuplement, la région archéologique par excellence de l'extrême nord du Cameroun, la région des Yaéré dite Sao, ne comporte pourtant que de très rares *Bombax*. Placés uniquement sur quelques tertres exondés, ces *Bombax* se trouvent sur les mêmes surplombs naturels que ceux choisis pour l'habitat des Yaéré.

Aujourd'hui, le village moderne de Groumoui comporte en son centre de 4 à 6 pieds de *Bombax costatum* en pleine vigueur à la limite des champs les plus proches des maisons, et au bord des chemins menant aux cases (figure 3). Les abords immédiats du sondage de Mowo n'en comportent pas, mais quelques spécimens sont disséminés dans la partie ouest du village à plus de 500 m du site.

Si on se réfère aux exigences climatiques de l'espèce, il est un peu étonnant de trouver là ces *Bombax costatum*. En effet, on peut avancer que, au mieux, Groumoui reçoit aujourd'hui entre 700/800 mm par an, limite déjà basse pour cette espèce ; Mowo un peu plus.

En revanche, les sols remués du village et des champs de cases de Groumoui, une station proche du massif rocheux et la nature argilo-sableuse de la plupart des sols du Diamaré sont des conditions qui ont pu favoriser la croissance de ces *Bombax costatum* à cet endroit. Ici, ces propriétés ont apparemment été conjuguées car la pluviométrie de l'endroit est de plus très irrégulière.

Groumoui protohistorique comportait aussi *Bombax* dans ses paysages, attesté dans le spectre pollinique prélevé pour un niveau du site antérieur au XII<sup>e</sup> siècle AD en valeur brute, plus vraisemblablement vers le XVI<sup>e</sup> siècle. Les sédiments argileux des niveaux protohistoriques inférieurs de Groumoui



## Deux environnements anthropisés du Nord-Cameroun

sont peu marqués de gravillons ; mais ils surmontent des sols détritiques à forte proportion gravillonnaire, rouges au centre de la butte, jaunes à sa périphérie. Ces sols graveleux rouges se retrouvent au-delà de Groumoui : à 2 km au nord-est du village, au pied du massif de Ganaha appartenant à l'ensemble montagneux de Moutouroua. Les observations pédologiques, faites à mi-chemin entre Ganaha et Groumoui, révèlent que ce sont des sols ferrugineux tropicaux, à concrétions et cuirasses par place sur une base granitique (Martin 1963). Depuis Groumoui jusqu'à Ganaha, ils renferment des vestiges archéologiques, d'époques successives (néolithiques et protohistoriques à Groumoui, néolithiques à Ganaha).

Ces sols rouges peuvent ainsi correspondre à un support satisfaisant pour les *Bombax*, installés aux niveaux inférieurs de Groumoui, d'autant que *Bombax costatum* s'enracine vigoureusement et profondément (Von Maydell 1983). Les conditions pluviométriques anciennes y semblaient aussi meilleures qu'aujourd'hui.

Qu'en est-il à Mowo où les conditions sédimentologiques sont assez différentes de celles de Groumoui ? En effet, il y a peu de *Bombax* dans le spectre pollinique étudié et, rappelons-le, la présence des Cyperaceae y est beaucoup plus faible qu'à Groumoui, à l'inverse les Poaceae abondent (figure 2).

Les données sédimentologiques issues du sondage nous avaient signalé une forte présence de graviers tout au long de la séquence, au détriment d'éléments argileux fins. Pour permettre à des *Bombax* de s'y insérer, ces sols, même remués, semblent manquer de substances humiques et riches.

Pour compléter les informations, on peut ajouter que, dans le spectre pollinique de Groumoui, la présence de *Acacia albida* suggère un milieu agricole déjà menacé par l'érosion. Il est cependant absent du spectre de Mowo, tout au moins antérieurement au XVI<sup>e</sup> s. AD. La forte pente due à la proximité du massif rocheux de Mowo, le modelage en terrasses du cours de la Tsanaga toute proche, recevant à quelques centaines de mètres du sondage le mayo Gudulu plus violent, ont contribué au démantèlement des horizons humiques des sols de cet endroit et à leur érosion rapide, plus rapide sans doute que sur le site de Groumoui. Cette forte érosion se remarque encore nettement au pied du massif de Angwa Dep, celui qui fixa les premiers migrants au contact plaine/montagne. Là, les traces de l'habitat ancien sont peu denses, à la différence du centre de Mowo au pied du massif de Angwa Maavaw. Par conséquent, les sols, bouleversés par ailleurs par les engins mécaniques, ont moins résisté aux ruissellements. La couche de terre arable encore visible y est mince à tel point que si les derniers niveaux de la butte anthropique n'étaient pas là pour fournir un peu de sols cultivables aux

paysans locaux, cet endroit serait à l'image des hardé bien connus dans la région.

Pour clore cette argumentation, signalons que le toponyme donné au village voisin de Mowo, inclus dans le complexe archéologique défini plus haut, Lougguéréo, est lui aussi significatif du rôle de l'eau dans la détérioration des sols de cet endroit. Terme peul, *lougger* signifie "thalweg sans exutoire, où les eaux restent emprisonnées et stagnantes" (Lestringant 1964).

### *Aspects fonctionnels des Bombacaceae "cotonniers"*

Si *Bombax* (*costatum* ou *buonopozense*) jouait peut-être et joue encore un rôle dans l'environnement rural de Groumoui, c'est aussi pour les usages que ses dérivés permettaient. A ce titre, il faut citer *Ceiba pentandra* étonnamment présent à Groumoui en un exemplaire, placé en plein milieu des champs de case au nord-ouest des habitations modernes. Ce *Ceiba* côtoie là d'imposants baobabs, autre Bombacaceae.

Si *Bombax* se rencontre préférentiellement dans un paysage relativement humide et, du fait des marges de l'isohyète de référence, depuis la savane jusqu'aux franges soudano-guinéennes, *Ceiba pentandra* exige, semble-t-il, davantage d'eau et des sols plus riches. Son origine forestière l'a doté d'une massivité que peu d'arbres ont au Sahel, sur une telle hauteur en tout cas. Dans la partie méridionale du Cameroun, le rôle anthropique de *Ceiba pentandra* a été particulièrement mis en valeur puisqu'il est le "baobab" des régions forestières (Beauvillain *et al.* 1985 : 39).

Le contexte particulier des Bombacaceae en zone habitée leur aurait donc permis de survivre dans des environnements bien plus limités en eau que leur région de prédilection.

### *Fixation d'un paysage longuement habité*

*Bombax costatum* et *Ceiba pentandra* sont des éléments souvent isolés. Ceci est le cas pour les deux espèces à Groumoui, mais le plus souvent aussi plus au sud, dans la région de Garoua où *Bombax* se trouve plutôt dans les champs et *Ceiba* dans les villages.

*Ceiba pentandra*, quant à lui, est effectivement rarement représenté au nord du 10° de latitude Nord. Cependant, à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Groumoui, dans le village de Ouro Gortedde, quatre exemplaires de *Ceiba pentandra*, accolés comme on les bouture au Sud du Cameroun, au Baguirmi et dans la région de Laï au Tchad, et un cinquième isolé marquent le confluent des mayo Laddé et Louti (figure 4). Enfin, quelques jeunes *Ceiba pentandra* poussent dans les éboulis de la montagne de Ganaha à moins de 2 km au nord-est de Groumoui. Il est étonnant de retrouver ces exemplaires

Figure 4. Les *Ceiba pentandra* bouturés et accolés de Ouro Gorteddé



accrochés à ces rochers et qui ne semblent ni plantés, ni protégés d'aucune sorte. L'habitat le plus proche, bien plus tardif que Groumoui, se situe sur la face orientale du massif. Le gros village de Moutouroua se trouve encore plus loin. Le transport, éolien ou par les chauves-souris, du kapok contenant les graines peut en être l'une des explications.

Dans le Sud-Cameroun, bouturés, plantés et agrémentés de contreforts hauts et larges, les fromagers, *Ceiba pentandra*, participèrent tant à la fixation des habitats qu'au système défensif des plantations de palmier à huile, système dénommé "égaga" en pays yambassa (Beauvillain *et al.* 1985, Iyébi-Mandjek 1985).

### *Rôle de protection, dans tous les sens du terme, des Bombacaceae*

En milieu rural au Sahel, les qualités du fût et le feuillage abondant des Bombacaceae ont été mis à profit à plus d'un titre.

Les types étudiés ici sont d'excellents résistants au feu. En contexte forestier, *Ceiba pentandra* a été utilisé comme pare-feu dans le système de protection des plantations. Pourtant, cette propriété n'a apparemment pas été autant exploitée dans l'extrême nord du Cameroun en milieu rural. Ceci est peut-être dû à leur disposition en plant individuel, et non en bosquets.

En milieu sahélien, ces arbres et, semble-t-il *Ceiba pentandra* plus particulièrement, ont joué un rôle protecteur très spécifique. Les récits des voyageurs à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en parlent, la mémoire des colonisateurs européens en a aussi conservé le souvenir dans la façon d'agencer les espaces urbains.

Dans son périple péri-tchadien, Nachtigal a eu la chance d'observer l'utilisation réservée aux fameux "cotton-tree", les *Ceiba pentandra*, appelés aussi par lui *Eriodendron anfractuosum*. Leur rôle défensif fut décrit précisément dans l'étude de Seignobos (1980 : 201). Ainsi, les populations de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle de Kimré, Modé et Bordo à l'est de Lai, au Tchad, avaient favorisé le bouturage très serré des contreforts de *Ceiba pentandra* et renforcé la partie haute du feuillage afin d'y placer des cabanes rudimentaires, destinées à recevoir le ravitaillement, le petit bétail et la population des villages menacés par l'empire du Baguirmi, grand chasseur d'esclaves.

Il s'agit donc là de bosquets denses plutôt que de haies comme en comportent les systèmes de défense que l'on rencontre au Diamaré. Les espèces végétales y sont différentes et sont renforcées parfois de murs de blocs de granit, barrant la plaine ou les abords des massifs. La région de Mowo, par exemple, plus montagneuse que celle de Groumoui, montre encore quelques uns de ces systèmes (Seignobos 1980 : figure 10). Ce sont plutôt *Euphorbia*, *commiphora* ou *boswellia* qui formèrent ces haies, jamais des Bombacaceae. Les populations se réfugiaient ainsi plutôt dans la montagne

proche que dans les cîmes "d'arbres-géants". Le mode de refuge des populations du Diamaré est ainsi bien différent de celui des populations de Kimré, les moyens d'organiser le système défensif l'étaient aussi. Parmi les propriétés des espèces utilisées en haies, celles consistant à fournir poison et contre-poison étaient en outre importantes dans la stratégie de défense. Les dérivés des Bombacaceae n'ont pas ces qualités à la fois curatives ou destructives qu'ont, par exemple, *Euphorbia* et *Boswellia*.

Ajoutons enfin que *Ceiba pentandra* est mentionné en tant qu'arbre-refuge dans les contes de populations d'Afrique de l'Ouest, comme chez les Soce et les Wolof du Sine Saloum (Bergeret 1990 : 67).

A titre de refuge proprement dit, *Ceiba pentandra*, plus que *Bombax*, a joué un rôle dans les régions menacées directement par les mouvements de populations : sur les marges entre pays sara et baguirmi par exemple. Nachtigal nous en a apporté un témoignage d'une époque un peu tardive, la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. A cette date, les habitants de Groumoui étaient en place depuis longtemps et, depuis le début de ce siècle, elles étaient aux prises avec l'hégémonie peule. Pour partie, il est plausible de concevoir que leurs lointaines racines se trouvaient vraisemblablement entre Logone et Chari, en pays baguirmien, voire peut-être plus au nord. Et, pour apporter quelque argument à cette origine supposée, on ajoutera que *Bombax* est l'essence choisie pour la fabrication des baguettes de tambour, voire du tambour réservé au Mbang, dignitaire suprême du royaume du Baguirmi (Pâques 1967 : 12, 73).

Ces faits rapportés et replacés dans un contexte historique plus large, il semble que les habitants de Groumoui ont tenu à conserver ces deux genres de Bombacaceae moins à titre de refuge que pour leurs dérivés.

### *La perception de ces qualités protectrices aux temps modernes*

L'action protectrice des deux espèces s'est fondée sur la massivité de leur feuillage et sur la hauteur majestueuse de leur profil général. C'est l'une des raisons de leur conservation à la limite de leurs exigences climatiques. Pour illustrer cette remarque, nous renvoyons le lecteur aux archives coloniales et à leurs éventuelles promenades dans les villes sahéliennes.

En effet, *Bombax* et *Ceiba* ont été vivement appréciés des aménageurs coloniaux et sont devenus ainsi les arbres urbains par excellence, en zone tropicale pour le premier, en zone de savane pour les deux arbres. Ainsi en fut-il à Dabakala au nord-est de la Côte d'Ivoire et à Bamako pour les *Bombax*. Dans les années 1980, ces *Bombax* étaient encore présents dans le quartier résidentiel de Bamako, bien que fortement concurrencés par le flamboyant (*Delonix regia*) et le neem (*Azadirachta indica*). Il en fut ainsi également plus au sud à Abidjan pour les *Ceiba* (Haeringer 1980 : 290-292).

Il reste encore de rares exemplaires de ces derniers dans les rues de Maroua, vestiges des aménagements effectués par les différents administrateurs coloniaux de l'extrême nord du Cameroun utilisant aussi le *Ficus* puis le caïllédrat pour border les avenues (comm. orale de Joanny Guillard : 1990).

L'ombre et la majesté de ces arbres ont été optimisées dans le cadre de l'aménagement des rues à l'époque coloniale. C'était oublier les inconvénients de leurs dérivés. Dans les villes, l'abandon de *Bombax*, au profit de *Ceiba*, a sans doute été provoqué par les effets néfastes de la dispersion éolienne de son kapok, plus fin. De *Bombax*, on tirera plutôt des produits consommables ou à usages domestiques.

### *Usages domestiques et alimentaires des Bombacaceae à Groumoui et au Diamaré*

#### *Fleurs, feuilles et fruits*

*Bombax costatum* et *Ceiba pentandra* produisent des fruits, des feuilles et des fleurs consommables et/ou utilisables à plus d'un titre dans l'espace domestique.

A Groumoui, de nos jours, les produits des deux genres sont principalement requis pour la cuisine et pour l'habitat.

Pour la cuisine, les ménagères de Groumoui utilisent les pétales de fleurs séchées de *Bombax costatum*, *mekwerek* en giziga. Les pétales des fleurs rouges orangé de *mekwerek*, abondantes pendant la floraison de novembre à février, entrent dans la composition de sauces pour accompagner la boule de mil du repas quotidien, lorsque l'on ne dispose pas de gombo, *Hibiscus esculentus*. Comme le gombo, les fleurs de kapokiers constituent, en effet, un liant épais, mucillagineux, pour la sauce. Dans l'art culinaire de cette partie du Cameroun, c'est l'un des rares arbres dont on consomme plutôt la fleur que la feuille. Il en est également ainsi de la fleur d'oignon qui, dans les sauces, est coupée avec de la pâte d'arachide fraîche. Enfin, on citera, en milieu fulbé seulement, la fleur de tamarinier préparée en bouillie plutôt qu'en sauce.

Feuilles et fruits de *Bombax*, uniquement à l'état jeune, sont aussi consommés crus. Les fruits de *Bombax costatum*, coupés en rondelles et séchés, sont maintenant devenus l'apanage de la cuisine traditionnelle bien qu'on les voit encore sur les marchés de saison sèche.

Le fruit de *Ceiba pentandra* est également consommé à Groumoui mais à l'état jeune : on le pèle et on le mélange à la sauce pour obtenir une consistance gluante, également en remplacement du gombo. Les feuilles de *Ceiba* sont également incluses dans les sauces, mais leur cueillette est tout à fait occasionnelle.

## Deux environnements anthropisés du Nord-Cameroun

L'analyse très complète effectuée par A. Bergeret sur le rôle de l'arbre dans les usages culinaires du Sine Saloum (Sénégal) nous montre que, comme au nord du Cameroun, l'utilisation des feuilles de *Ceiba pentandra* et surtout de *Bombax costatum* n'est que complémentaire à d'autres espèces recherchées. Ainsi, les feuilles de *Ceiba pentandra* n'interviennent-elles que par manque de *laalo* (plante aux identifications multiples), plante amère et donnant une consistance épaisse aux sauces, également largement employée au Diamaré. Du fait sans doute de cet aspect secondaire, la valeur nutritive des dérivés alimentaires de *Bombax* n'est pas estimée par cet auteur. Mais on constatera que, au Sine Saloum, la cueillette des feuilles de Bombacaceae, *Ceiba* principalement, s'effectue toute l'année, selon un calendrier comparable à celui des feuilles de *Ficus* auxquelles les habitants de Mowo et de Groumou sont aussi très habitués (Bergeret 1990 : Tableau 11, p. 64).

### *Le kapok*

Compte tenu de la présence de *Ceiba pentandra*, les habitants de Groumou nous ont affirmé préférer les fibres de son kapok plutôt que celui du *Bombax costatum*, moins abondant. En effet, *Ceiba pentandra* produit une plus longue capsule de kapok dans laquelle les fibres sont plus denses et plus faciles à raffermir par un court séchage au soleil après lequel elles "regonflent". Ce sont aussi les fibres de kapok de *Ceiba pentandra* qui servaient autrefois à allumer le feu, placées entre le bâtonnet tourné et la pierre de support préalablement huilée.

Le kapok servait principalement à bourrer les coussins : l'usage du coton industriel étant récent, celui du coton pérenne restant limité aux éléments tissés du costume traditionnel (cache-sexe féminin et bandes de *gabak*). Cependant, les plus anciennes concessions de Groumou gardent encore des plants de coton pérenne s'infiltrant dans les clôtures.

Pour les périodes anciennes, Nachtigal nous renvoie à l'histoire guerrière des confins du lac Tchad en nous décrivant l'équipement des armées locales (Hausa, Bornou, Waday et Bagirmi) qu'il a suivies dans leurs campagnes aux alentours des années 1870. Là, le kapok servait non seulement à rembourrer les gilets/armures des soldats mais aussi à bourrer les tapis de selle des chevaux de leur cavalerie. Les hommes et les montures, ainsi carapaçonnés, étaient protégés des armes de jet parmi lesquelles les flèches empoisonnées des montagnards ou de leurs "cousins" de plaine (comme les Giziga) n'étaient pas les moins dangereuses (Nachtigal 1872 : 299, 383). Le seul danger que pouvait constituer ce rembourrage était d'être facilement inflammable, ce que les cavaliers peuls comprirent aisément en lui préférant le cuir pour les selles et le métal pour les protections corporelles des cavaliers.

Enfin, parmi les usages domestiques, la capsule de kapok de *Bombax costatum* et de *Ceiba pentandra* contient des graines oléagineuses dont l'usage reste très secondaire face à l'arachide des temps modernes, et aux plus anciennes huiles traditionnelles comme celle du caïlcédrat.

Aucune mention ne nous a toutefois été faite, à Groumoui comme à Mowo, de l'usage de *Bombax* comme bois de charpente, comme on le trouve cité au Sénégal au Sine Saloum (Bergeret 1990). Pour compléter cette analyse fonctionnelle, on ajoutera que, sur les bords du Niger et du Sénégal, les fûts de *Ceiba* servent à y tailler des pirogues monoxyles.

## Conclusion

Cette modeste étude paléo-floristique contribue ainsi à apprécier les changements intervenus dans les paysages du Diamaré depuis l'Age du fer. Du fait de la limite imposée par la qualité et le nombre des observations, il a dû être fait appel aux pratiques traditionnelles relatant l'utilité des espèces arborées dans l'espace domestique actuel.

Les utilisations spécifiques des dérivés des Bombacaceae "cotonniers" par les occupants actuels du Diamaré relèvent bien de pratiques et de savoirs approfondis du monde végétal, élément omniprésent jusqu'à nos jours dans les unités domestiques de cette région.

En ce qui concerne l'Age du fer plus précisément, aucun témoin direct ne nous aide à définir l'usage réservé à *Bombax*, pourtant présent dans les palynoflores de Mowo comme de Groumoui. Pourtant, la conjonction, exprimée par le diagramme pollinique (figure 2), entre les essences de Mimosaceae, notamment *Acacia albida*, cette Bombacaceae et la présence importante de graminées témoigne déjà d'un espace fortement anthropisé. Dans la chronologie applicable aux prélèvements effectués, on remarque aussi que, pour d'autres gisements, notamment la butte de Salak et la terrasse de Petté, la présence de *Bombax* est liée à la fois à une espèce typique de milieu agraire, le *sésame*, et aux marqueurs botaniques d'un milieu en cours de savanisation.

Ainsi, la conservation de cette essence, typique de forêt secondarisée, peut en partie s'expliquer par une emprise plus extensive des activités humaines productrices, s'attachant toutefois à maintenir des arbres plus exigeants mais utiles pour leurs dérivés.

En ce qui concerne le rôle de *Bombax* et de *Ceiba* dans la recherche de l'origine des groupes ethniques concernés par les sites protohistoriques pris en référence, il serait encore prématuré de les qualifier de marqueurs infailibles. Leur place dans ce que sera l'influence tardive du Royaume du Baguirmi ne



## Deux environnements anthropisés du Nord-Cameroun

peut se concevoir sans une étude globale d'autres facteurs. Ces deux essences représentent pourtant, comme nombre d'autres dans cette région si particulièrement anthropisée dans son couvert végétal (*Acacia albida*, *Grewia mollis*, *Ficus*, *Borassus aethiopicum*) des repères possibles pour en approcher les réalités.

Dès lors se combler, petit à petit, des lacunes sur les composants des paysages anciens grâce à la liaison entre des études archéologiques, palynologiques et ethno-botaniques appliquées à cet espace, limité mais crucial dans l'histoire du peuplement local, qu'est la plaine du Diamaré.

### BIBLIOGRAPHIE

- BARRETEAU Daniel, 1988, *Description du mofu-gudur (langue de la famille tchadique parlée au Cameroun) : 1. Phonologie, 2. Lexique*, Paris : ORSTOM, 551 + 480 p.
- BEAUVILAIN Alain, Marcel ROUPSARD & Christian SEIGNOBOS, 1985, "Les 'murs vivants' du pays Yambassa", Yaoundé, *Revue de Géographie du Cameroun*, vol. V, 1 : pp. 39-46.
- BERGERET Anne & RIBOT J.-C., 1990, *L'arbre nourricier en pays sahélien*, Paris, M.S.H., 237 p.
- COLLARD Chantal, 1981, "La société guider du Nord-Cameroun", *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun* (Cl. Tardits éd.), Paris, CNRS, pp. 131-138.
- HAERINGER Philippe, 1980, "L'arbre dans la ville. Lecture sociale en quatre tableaux du couvert végétal dans la ville africaine", *L'arbre en Afrique tropicale. La fonction et le signe*, Paris, ORSTOM, *Cahiers des Sciences Humaines* XVII, 3-4, pp. 289-308.
- IYÉBI-MANDJEK Olivier, 1985, *Évolution des systèmes agraires en pays Banen*. Yaoundé, Faculté des Lettres. Département de géographie. Thèse de 3<sup>e</sup> cycle.
- LESTRINGANT Jean, 1964, *Le pays de Guider, essai d'histoire régionale*. Versailles, 446 p.
- LETOUZEY René, 1968, *Étude phytogéographique du Cameroun*, Paris, Le Chevalier, 513 p.
- MALEY Jean, 1981, *Études palynologique dans le bassin du lac Tchad et paléoclimatologie de l'Afrique nord-tropicale de 30 000 ans à l'époque actuelle*, Paris, ORSTOM, Travaux et documents 129, 538 p.

- MARTIN Jean-Yves, 1981, "Essai sur l'histoire pré-coloniale de la société matakam", *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun* (Cl. Tardits éd.), Paris, CNRS, pp. 219-228.
- MARTIN Dominique, 1963, *Carte pédologique du Nord-Cameroun au 1/100 000. Notice sur la feuille Kaélé*, I.R.C.A.M., Yaoundé, 1 vol., 101 p.
- MAYDELL H.J. von, 1983, *Arbres et arbustes du Sahel. Leurs caractéristiques et leurs utilisations*, GTZ, Eschborn, 531 p.
- NACHTIGAL G., 1889, *Sahara und Sudan*. Vol. III : *The Chad Basin and Bagirmi*, Traduction A.G.B. Fisher et H.J. Fisher, 1987, Londres, Hurst and Co ed., 519 p.
- PAQUES Viviana, 1967, *Le roi chasseur, le roi pêcheur*, Paris, Société d'Ethnographie.
- PONTIÉ Guy, 1981, "Quelques éléments d'histoire giziga", *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*. (Cl. Tardits éd.), Paris, CNRS, pp. 249-264.
- SCHNELL, 1977, *Phytogéographie des espaces tropicaux*, Gauthier-Villard, 2<sup>e</sup> édition, 2 vol.
- SEIGNOBOS Christian, 1980, "Des fortifications végétales dans la zone soudano-sahélienne (Tchad et Nord-Cameroun)", *L'arbre en Afrique tropicale. La fonction et le signe*, Paris, ORSTOM, *Cahiers des Sciences Humaines* XVII, 3-4, pp. 191-222.
- SEIGNOBOS Christian, 1991, "Le rayonnement de la chefferie théocratique de Gudur (Nord-Cameroun)", *Du politique à l'économique. Études historiques dans le bassin du lac Tchad. Actes du IV<sup>e</sup> colloque Méga Tchad (14 au 16 septembre 1988)*, Paris, CNRS/ORSTOM, Colloques et séminaires, pp. 225-315.
- SERVANT Michel, SERVANT-VILDARY Suzanne, 1980, "L'environnement quaternaire du bassin du lac Tchad", *Sahara and the Nile*, (M.A.J. Williams & H. Faure eds), Rotterdam, A.A. Balkema, pp. 133-162.
- Van BEEK Walter E.A., 1981, "Les Kapsiki", *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun* (Cl. Tardits éd.), Paris, CNRS, pp. 113-120.

Michèle DELNEUF  
Orstom, Yaoundé  
Jacques MÉDUS  
Université St-Jérôme, Marseille